

## SAINT YVES

### ETUDE ICONOGRAPHIQUE

Il est hors de doute que ce n'est pas comme patron des avocats qu'Yves de Kermartin est honoré en tant d'églises et de chapelles bretonnes, mais plutôt comme symbole de la vertu de justice vraie. Ainsi n'est-il pas seulement un exemple pour les hommes de loi et tous ceux qui sont revêtus d'autorité : ses images sont un avertissement pour le riche, une revanche et un réconfort pour le pauvre. Non pas qu'il faille voir dans son culte cet esprit de revendication et de subversion qu'on a trop souvent découvert bien à tort dans divers thèmes de l'iconographie médiévale. Ce n'est pas le pauvre qui trône, mais la justice qui rend à chacun selon son dû, incorruptible, et qui préfigure l'éternelle Justice. Ainsi, en ces statues naïves, où le gentilhomme assis dans son beau banc privilégié qu'il défend parfois si âprement (les archives en font foi) reconnaît les fleurs brodées de son habit, sa perruque frisée, ses jabots, ses dentelles et ses souliers de cuir souple à boucles d'argent, il apprend aussi que la pièce d'or qu'il fait si facilement miroiter aux yeux du juge d'église ne force pas toutes les consciences ni toutes les sentences, et qu'un autre verdict a été prononcé : « Il est plus facile à un chameau... ». Et le pauvre se souvient des paroles qui ont été dites pour les pauvres et les persécutés. Et quand bien même Yves ne serait pas là pour régler selon l'équité, il y a toujours pour l'opprimé une justice qu'il pourra forcer, armé seulement de sa bonne foi et sa faiblesse et de ce cha-pelet à grosses boules de bois qui pend à sa ceinture (Irvillac). Ainsi est traduit en langage breton et paysan, accessible à tous les intéressés, l'appel fondamental de la pensée chré-

tienne : « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice... Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice... ».

Mais il y a plus : l'extraordinaire fortune de l'imagerie de saint Yves en Bretagne ne s'explique pas seulement par cet avertissement si noble qu'elle apporte, et d'une tout autre qualité morale que les honneurs rendus aux saints directement utilitaires. Rares sont, en ce pays d'élection des saints, les authentiques bretons. Saints d'Irlande, de Cornwall ou d'Ecosse, saints de France, d'Italie ou d'Orient, saints d'Espagne même (Vincent Ferrier), saints de l'Eglise universelle, la Bretagne a tout accueilli. Ce pays désolé, imperméable semble-t-il, reçoit par ses trois frontières, surtout par celles de l'Atlantique et de la Manche largement ouvertes aux navigateurs. Il marque beaucoup plus une puissance d'accueil, d'annexion, que de création; et il marque de son coin ce qui lui vient du dehors, que ce soit le style gothique ou renaissant, le régime féodal et le culte de saints. Or saint Yves est le seul Breton de pure souche de cette galerie de saints. Tous les saints de Bretagne ont été, strictement parlant, des missionnaires (jusqu'au père Mau noir en plein xvii<sup>e</sup> siècle) et des thaumaturges, des colons et des défricheurs de landes et d'âmes. Tous, sauf Yves de Kermartin le Trégorrois (si l'on excepte Corentin, né en Cornouaille continentale, mais bien proche encore des immigrants de la génération précédente). Yves est allé s'instruire à Paris, comme Corentin se faire sacrer à Tours. Mais sa vie s'écoule à Tréguier, entre Minihy, Trédrez, Louannec et Pleumeur; c'est le « recteur » paroissial, le prédicateur des pardons trégorrois, le redresseur des torts, qui défend, armé du droit écrit et coutumier et des chartes de franchise, l'évêque contre le roi Philippe le Bel, l'Eglise contre l'Etat, la communauté des fidèles contre les empiètements des « importants ». Son souvenir est tout proche, postérieur de sept ou huit siècles à la grande marée des saints importés; ses protégés, ses hôtes ont nom Olivier Floch, Derrien Guyomarch, Olivier Charruel, de Pleumeur. Dans cette Bretagne qui a toujours besoin d'être réévangélisée du dehors, il se fait du dedans prédicateur infatigable (comme Michel Le Nobletz). Il prêche à la limite de ses forces, il parcourt les quatre évêchés. Et lorsqu'il meurt à Kermartin en 1303, la foule s'arrache les débris de ses

vêtements comme reliques. Peu sont prophètes en leur pays, mais lorsqu'ils le sont, à eux est le prestige le plus haut. Il est beau de songer que les Bretons ont fait venir sainte Anne du fond de l'Orient pour en faire leur patronne, et que le co-patron, depuis le 12 mars 1924, par rescrit du Pape Pie XI, est saint Yves, qu'ils ont envoyé les représenter à Rome, en l'église de Saint-Yves des Bretons, et à Paris de 1426 à 1796.

Ainsi s'explique par l'étude du message dogmatique et des données historiques l'ampleur du culte de saint Yves. Les honneurs qui lui sont rendus se notent particulièrement autour de Tréguier et dans le diocèse : tombeaux et reliques à Tréguier, et au Minihy (la chapelle de Kermartin est devenue elle-même une relique en quelque sorte et église paroissiale de Minihy). On le trouve là où sont conservées des reliques (Trémarec en Landudal), ou bien là où il fit halte dans ses voyages (Gouézec). On le trouve de proche en proche, de village en village jusqu'au fond du diocèse de Vannes où pourtant il ne semble pas avoir pénétré (jubé de Saint-Avoye). Il est couramment placé au rang des saints les plus honorés : à Saint-Avoye avec Fiacre et Laurent. En pendant avec saint Pierre au dos de la Vierge et de saint Jean aux calvaires (N.-D. de Lorette en Irvillac, Sainte-Marie du Menez-Hom). On le trouve aussi aux façades des maisons (Musée de Quimper).

L'iconographie de saint Yves est fort simple, et se présente sous trois formes, dont l'une est particulièrement intéressante. La vie du saint, en scènes successives, ne se rencontre semble-t-il qu'une fois, en un vitrail de Moncontour (1537) à neuf panneaux, qui illustrent plus encore les vertus diverses du saint que des épisodes précis de son existence : 1) saint Yves recevant studieusement l'enseignement d'un moine juriste ou théologien, à Paris (celui-ci semble nimbé : saint Bonaventure) ; 2) Yves rendant la justice : c'est lui qui siège solennellement et un scribe appliqué rédige sur ses genoux, dans l'attitude exacte qu'a le saint au panneau voisin. La justiciable est une femme, c'est probablement l'épisode fameux de l'official arguant avec l'habileté de Salomon dans l'affaire épineuse d'une escroquerie dont une aubergiste, à Tours, avait été victime

de la part de deux rusés compères ; 3) Yves célébrant la messe : c'est l'élévation, au-dessus du prêtre à genoux apparaît rayonnante la colombe du Saint Esprit ; 4-5) saint Yves soignant les pauvres et faisant l'aumône ; 6) mort de saint Yves. Chacune de ces scènes, sauf deux, est assez curieusement construite en ceci qu'à l'arrière-plan apparaît une petite scène où Yves se rencontre aussi : 1) à genoux devant un prélat sur son trône, qui probablement lui confère ses grades ou sa charge ; 2) écoutant, peut-être en confession, un personnage agenouillé ; 3) recevant les pauvres à sa table ; 4) soignant une malade, et autre scène avec une croix : ensevelissement d'un mort ? Dans le sixième panneau ce sont deux anges sur un tapis de nuages enlevant l'âme d'Yves, petit enfant nimbé aux mains jointes. En toutes ces scènes, Yves est vêtu de la robe mouchetée d'hermine, délicat insigne à la fois de sa judicature et de sa province.

Le parti pris par le maître verrier est à la fois historique et dogmatique. Dans la vie de saint Yves ont place les scènes retracées ici, et il apparaît comme étudiant, comme juriste, comme prêtre ; mais le choix des sujets nous révèle une intention plus précise, celle d'exalter les vertus et les œuvres : travail, humilité, équité, foi et dignité sacerdotales, charité, générosité, abnégation, paix de l'âme enfin acquise par tous ces mérites, et qui éclate dans le dernier tableau, cette mort sereine, ce cadavre aux mains jointes entouré des disciples et paroissiens bouleversés, auxquels répond l'âme aux mains jointes délicatement entourée de deux anges. « Ainsi je me réjouis de la mort, disait Yves, car avec la grâce de Dieu je crois m'être vaincu ».

Les trois panneaux du registre inférieur offrent saint Yves entre le riche et le pauvre : on a mis à la hauteur des yeux la scène célèbre entre toutes, celle à laquelle on reconnaît en général saint Yves et en laquelle se résume son iconographie. Ce type, que l'on aurait tendance à rapprocher de celui de saint Martin, a ceci d'original qu'il ne répond pas à un épisode précis de la vie du saint. Il est en quelque sorte le symbole schématique de sa carrière et de sa conscience. A tel point que le troisième parti iconographique — saint Yves représenté seul — paraît une simplification de ce groupe, dû au manque de place ou au manque d'argent, au

lieu que le groupe triple soit un enrichissement de l'image unique. Aussi ne nous attarderons-nous pas aux statues de saint Yves seul (1).

C'est ici que se décèle le caractère, plus savant qu'on ne veut bien le dire, de l'art breton. La formule n'a pu être imaginée que par un clerc apte à construire des vues générales aussi bien qu'à pressentir la portée morale et psychologique d'une conception artistique. Cette portée, nous l'avons esquissée tout à l'heure. Il nous resté à montrer comment l'ont servie les tailleurs de pierre ou de bois.

Les statues de pierre sont fréquentes, où le saint est seul, au dos d'un croisillon de calvaire, reconnaissable à sa barrette carrée, symétriquement à saint Pierre. On pourrait s'étonner, connaissant les habitudes bretonnes de ne voir jamais utiliser les dos de croix pour un groupe triple de saint Yves entre ses deux plaideurs, comme on y voit Sébastien entre les deux archers. C'est que les chapelles et calvaires dédiés à saint Yves sont rares, réservés qu'ils sont en général aux vieux saints traditionnels (n'oublions pas que saint Yves est un moderne) ou aux saints qui apportent une protection plus concrète, Sébastien, Roch, etc... Mais au seul grand calvaire que nous ayons, dressé en l'honneur de Monseigneur saint Yves, à Plougouven, il est là, face à l'Ouest, debout au-dessus de l'inscription dédicatoire, dans le costume habituel : soutane, surplis, camail recouvrant les épaules, souvent avec petit capuchon, tenant en main le rôle du procès, droit et grave dans les longs plis de son habit. A sa gauche le riche en chapeau rond, plus loin le pauvre, aujourd'hui égaré entre le Portement de croix et la Mise au tombeau. Et on le trouve encore, selon une formule curieuse, sous une niche du socle carré du calvaire au Cloître-Pleyben, les deux niches des faces voisines abritant à droite le pauvre, à gauche le riche (2). C'est là l'adaptation à une forme rare, du type traditionnel : dans les innombrables groupes intérieurs en bois, Yves est au centre, légèrement tourné vers la droite pour accueillir l'humble supplique du pauvre. Cette distribution rigoureuse de

(1) Il en est cependant de charmantes.

(2) On le trouve encore à celui de Lanrivain, où il est flanqué d'un Riche et d'un Pauvre bien plus petits que lui, au-dessus desquels sa haute taille symbolise la majesté de la justice.

la droite et de la gauche, qui se retrouve toujours pour le bon et le mauvais larron, qui se retrouverait toujours pour la Vierge et saint Jean au pied de la Croix s'il n'y avait eu parfois des déplacements, est rarement en défaut. Ainsi à Saint-Herbot, au Minihy-Tréguier ; ailleurs encore comme à Saint-Vennec ou à Quimper (évêché) où cela n'est dû qu'à une substitution matérielle dont l'artiste n'est pas responsable.

La niche à volets offrait un cadre triparti trop commode pour n'être pas utilisé : ainsi trouve-t-on les plaideurs en bas-reliefs peints à Dinéault, à Saint-Herbot. En général saint Yves étant représenté dans l'exercice même de sa fonction, trône sur une noble cathèdre à dossier décoré, et dont les bras sont parfois sculptés de têtes comme les fauteuils du temps (Saint-Vennec), rarement il est debout (Port-Blanc). Le costume d'Yves est toujours simple et digne, et le surplis ne se voit orné de broderies, la soutane d'un égrènement décoratif de boutons que dans les œuvres d'époque franchement basse (Irvillac). La seule fantaisie est dans le savant enroulement du parchemin officiel, qu'on utilise bizarrement à la Trinité de Melgven pour y inscrire le nom du saint, et d'où pend, par une bande dorée un magnifique cachet rouge. Fantaisies que l'art breton se permet toujours lorsqu'il s'agit de faire riche et solennel, et dont on voit maint exemple. C'est d'elle que relève encore, sinon le sac à procès que l'on voit à la main du saint à Landerneau, ou le bréviaire porté dans une poche d'étoffe (Quimper, évêché ; Cloître-Pleyben, calvaire) — variantes très naturelles que suffisent à nous expliquer les usages du temps qu'on retrouve chez Rabelais et la dévotion au bréviaire que nous retrace la vie de saint Yves — du moins l'étrange bonnet rond dont s'affuble le saint à Landerneau ou au Cloître-Pleyben (intérieur).

Mais, comme on peut s'y attendre, c'est dans les deux plaideurs que se donne cours l'émouvante spontanéité de l'art populaire. On n'hésite pas à parler net dans ces images qui sont une page de catéchisme moral peinturluré : le riche est pourvu de tous les attributs de son opulence, souliers de cuir, à boucles, chapeau d'une élégance parfois recherchée (Saint-Herbot), broderies, rubans dorés, bandes incrustées avec un art délicat aux manches ou au bord du

manteau (Saint-Vennec). Les œuvres tardives donnent de précieux exemples des élégances bretonnes au XVII<sup>e</sup> siècle : perruque bouclée, jabot plissé, manchettes godronnées, petits boutons, talons rouges. Comment ne point songer à Irvillac, à Molière et aux vastes rhingraves? à Tréguier, à M. Jourdain avec les fleurs en « embas »? Les couleurs elles-mêmes sont celles de l'insolence : le rouge et l'or, la toque du beau riche de Quimper (évêché) est rouge avec plaques dorées, son manteau rouge et or, sa tunique boutonnée dorée, ses bas rouges, sa bourse rouge à rabat doré. Harmonie des teintes et luxe solide, ou, comme à Dinéault profusion des forces et des couleurs : chapeau rouge, or et vert, manteau rouge à manches vertes : l'art breton n'a jamais craint d'affubler les riches personnages de ces costumes et surtout de ces couvre-chefs opulents mi-réels, mi-théâtraux (au sens propre du mot, les formes étant probablement prises autant dans les représentations des mystères que dans l'observation quotidienne) qui nous semblent aujourd'hui trop souvent des oripeaux de clowns.

Mais le riche porte aussi les signes de son arrogance. Si les variantes vestimentaires sont infinies, elles respectent toujours la bourse, belle aumônière de cuir à trois pointes attachée à la ceinture, ou parfois (Saint-Herbot) tenue en main. Car elle est en quelque sorte le symbole et la définition visible du riche; il y puise insolemment (Pleyben, Tréguier, Tréanna) pour corrompre la justice. Souvent même il fait miroiter entre ses doigts la pièce d'or (Gouézec, Irvillac, Port-Blanc, Le Cloître). Tout est chez lui suffisance et volonté d'intimider, le chapeau qu'il garde toujours en tête, l'épée qu'il arbore à Saint-Avoye.

Riche et pauvre ne prennent leur pleine signification que face à face. C'est le secret peut-être de l'impression étrange, du malaise que laisse à Plonéis un pauvre maintenant seul, veuf serait-on tenté de dire, sur son socle isolé. Beau gaillard d'ailleurs : ce n'est pas par la déficience physique que le pauvre de saint Yves appelle la pitié. Dans l'iconographie médiévale, le pauvre qui demande l'aumône est un estropié, aussi bien chez Brueghel ou Bosch que dans les innombrables représentations peintes ou sculptées de saint Martin. Ici le pauvre demande justice. Ce sont de ces nuances qui passeraient inaperçues, mais qui sont

lourdes de sens, avec ces fermes distinctions morales que l'Église marque sans faiblir : la justice pour le faible, la charité pour l'infirmes. Et le pauvre devant saint Yves, crie au fidèle ce qu'il est : la discrétion et le sous-entendu, la demi-teinte ne sont pas le fort de l'art populaire. Certes, il est parfois correct : le pauvre d'Irvillac avec sa ceinture à boucle, son petit col blanc, son bissac de bonne toile, tout propre, net et sans ravaudage, est d'un siècle où la misère n'avait plus droit de cité dans les lieux officiels : c'est un pauvre de bonne compagnie, de ceux dont s'occupent les dames charitables, non ceux qu'allait chercher Vincent de Paul. Pauvre bien-pensant arborant chapelet. Mais la Bretagne a gardé longtemps le sens et l'amour d'une misère dépenaillée et joyeuse, pittoresque et sanctifiée : elle en avait l'exemple chez saint François d'Assise (Yves était tertiaire franciscain, et les frères mineurs ont beaucoup fait pour la diffusion de son culte en Bretagne et dans le monde). Elle la trouvait encore chez Salaün, le fou du bois ; elle la trouvait dans la foule des pèlerins, des porteurs de besace et de bâtons, le long des routes et aux porches d'église, cette race humble et fière qui n'est peut-être pas tout à fait perdue. On voit se perpétuer en Bretagne cette fermeté de doctrine d'une église médiévale qui n'avait peur ni de la pouillerie ni du scandale, et n'avait point souci de respectabilité, parce qu'elle était respectée. Le pauvre est là, dans toute sa gêne et toute sa détresse, avec ses maigres trésors : un bissac au bras ou à la ceinture, et un bâton d'épine. Pieds nus (sauf à Plonéis où il est en sabots), par pauvreté sans doute, mais par respect aussi : il a ôté ses sabots et son chapeau pour venir devant le juge comme il les ôte au seuil de l'église, par politesse et discrétion : ces gros sabots sont si sales de la boue des champs et si bruyants ! Le voici les jambes emmaillotées de paille ou de mauvais feutre, depuis la cheville jusqu'au genou, ou quelquefois de bas déchirés, et comme au vitrail de Moncontour soigneusement reprisés. Mais il s'en faut qu'il ait toujours le temps ou les moyens de veiller à ces raccommodages. En général son habit est effiloché en dents de scie, laissant voir par place la chair, aux épaules, aux cuisses, aux coudes (Saint-Herbot). L'artiste semble même avoir pris parfois un étrange parti pour ces déchirures, il



a parsemé la surface du bois d'entailles en triangles (Saint-Vennec) ou même en étoiles (Brennilis) qui prennent une valeur en quelque sorte décorative. Et c'est ainsi que l'art breton, dans les aspects mêmes où il est le plus spontanément réaliste, nous évoque non seulement La Fontaine : (« portant bâtons et mendiants... »), mais les belles histoires goguenardes et savoureuses de Till l'espiègle découpant artistement un habit neuf pour reproduire tous les accrocs du modèle confié au tailleur son patron. Car on n'ose songer à Hugo : « Sa bure où je voyais des constellations » ; si le tailleur d'images de Brennilis avait un sens décoratif peut-être poussé trop loin, au moins n'a-t-il pas celui des symboles vides.

Le pauvre est toujours couleur de terre, brun et grisâtre ; harmonie terne face à la rutilance de la partie adverse ; teintes neutres et fondues en face des teintes vives et juxtaposées. Opposition dominée au centre par l'équilibre généralement blanc et noir ou blanc et rouge de saint Yves, le blanc du surplus dominant largement.

Face au riche plein d'aisance (et de brutalité parfois) le pauvre est humble et timide ; le geste du bras serrant avec émoi le bonnet contre le cœur est d'une amusante vérité, et se retrouve presque sans exception ; l'autre main tient le rouleau de parchemin ; quelques fines variantes pourtant, telle cette attitude (Saint-Herbot) où la main vient sur la bouche avec un geste de confusion rougissante, ou celle des deux mains croisées sur le cœur, marquant aussi bien le désarroi que la gratitude (Saint-Avoye), ou jointes dans un sentiment de prière et d'attente confiante (calvaire du Cloître-Pleyben). Gestes délicats, gauchement rendus souvent, et prêtés à des personnages barbares ou burlesques : au Cloître-Pleyben le pauvre est ridiculement court de proportions, avec une énorme tête rasée comme un caillou (1), à Saint-Herbot, il est démesurément long et, qui plus est, pied bot par maladresse. C'est un des privilèges d'art populaire breton, que la gaucherie loin de nuire à la délicatesse des sentiments ou des intentions, se fonde avec

---

(1) Le pauvre est volontiers rasé, tête et face (Saint-Vennec, Plonéis), par opposition au riche, bouclé, puis portant perruque et barbe Louis XIII (Saint Herbot).

elle en une réussite inexprimable, et qui ne saute point aux yeux. C'est au moment où l'art breton est devenu habile (grands retables d'époque Louis XIV) qu'il a beaucoup perdu en signification à la fois de beauté et de piété. La vraie beauté se moque des beautés.

L'iconographie de saint Yves nous donne un éclatant exemple de ce que peut l'imagerie bretonne. Plus large de portée que celle des cultes utilitaires de saints protecteurs et guérisseurs, plus haute d'enseignement, vouée à un saint vraiment local et cependant universel, elle montre à la fois la solidité doctrinale et la richesse de dévotion de ceux qui, pendant deux cents ans, l'ont fait triompher ; elle montre la spontanéité des fantaisies et des variantes autour d'un thème rigoureusement respecté, et cette union du saugrenu de la maladresse au saugrenu de l'invention de détail, avec une dignité bonhomme qui n'est certes pas incapable de s'élever jusqu'à la grandeur.

V.-H. DEBIDOUR.

---